Jacques Soulillou, Esthétiques du détachement

Florent Lahache

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/15458>

DOI: 10.4000/critiquedart.15458

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Florent Lahache, « Jacques Soulillou, Esthétiques du détachement », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 15 November 2015, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/15458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.15458>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

Archives de la critique d'art

Jacques Soulillou, Esthétiques du détachement

Florent Lahache

- 1 Le « détachement » dont il est ici question désigne un état historique de l'art : celui qui, au terme d'un processus continu de séparation, a fait de l'art une chose accessoire à la vie sociale, de l'esthétique un discours accessoire à la philosophie, et de l'ornement un élément accessoire à l'art lui-même. Ce détachement est en quelque sorte l'autre de « l'art et la vie confondus » : c'est le modernisme de la pureté, rejetant dans le non-être tout ce qui lui paraît être du détail, de l'enjolivement, de la rhétorique.
- 2 Le constat posé, l'enjeu de Jacques Soulillou s'avère double : d'une part, analyser où et comment se répercute ce détachement, l'appauvrissement auquel il conduit. D'autre part, démontrer que cette séparation, bien qu'elle agisse dans les pratiques, est conceptuellement impossible, que la coupure entre le formel (la substance) et l'ornemental (la mise en ordre) est une impasse. Pour y parvenir, le livre s'appuie sur trois parties, relativement hétérogènes. La première (« Economies », p. 13-58), d'inspiration ontologique, traite du rapport entre forme et ornement (à partir d'Emmanuel Kant, en revenant aussi sur le *Werkbund*). La seconde (« Logiques », p. 59-112), davantage sémioticienne, examine la séparation moderne entre sens et signification (distinction tirée de Gottlob Frege, amenant une série d'analyses de cas, en particulier de René Magritte). La troisième partie (« Frontières », p. 113-136), plus anthropologique, évoque pêle-mêle des problèmes liés à la technique, à l'intention de l'artiste, à l'indécidabilité du sens ou à l'idéologie de la nouveauté.
- 3 Curieusement, le propos semble se déliter à mesure que l'auteur avance dans ses propres recoupements. Le problème principal réside sans doute dans l'univocité de son postulat de départ : le modernisme purificateur n'est assurément pas le tout de l'art moderne, lui-même chroniquement en lutte (chez Dada, Fluxus, Joseph Beuys...) contre cette logique du « détachement » que Jacques Soulillou lui associe. Qui plus est, cette logique s'est elle-même fortement déplacée depuis les années 1970 et l'apparition du postmodernisme, dont la matrice esthétique (chez un Frank Gehry par exemple) est incommensurable aux positions d'un Adolf Loos. Sur ce point, le livre fait l'impasse.

- 4 Le charme des ouvrages de Jacques Soulillou est qu'ils semblent venir d'une autre planète. Dans ses bricolages où Cicéron, Clement Greenberg et Karl Marx côtoient Herman Melville, Victor Hugo et la mythologie japonaise, on trouve ce que sa démarche contient de plus stimulant : la volonté de construire sa propre voie de pensée. Devant le résultat de ses démonstrations proprement dites, on reste pourtant un peu perplexe : que doit-on conclure, sinon que « la modernité » se fourvoie ? Comme si cette planète là (la modernité, la postmodernité) n'était en fin de compte pas tout à fait la sienne.